

Temps des séances : instrument de la cure ? ¹

Nicole STRYCKMAN

(119) Le silence qui entoure la temporalité de la cure et le temps des séances m'a toujours paru étrange, voire suspect. Et ce l'est d'autant plus que c'est, entre autres, sur ces questions qu'a eu lieu la scission de '53 par le départ de Lacan de la Société Psychanalytique de Paris (S.P.P.) et son exclusion de '63 de la Société Française de Psychanalyse (S.F.P.). Problème crucial donc pour les uns comme pour les autres. Que peut-on en conclure ?

Quelles élaborations, réflexions, articulations ont été faites sur ces événements et surtout sur cette pratique du temps des séances dans la cure : séances à temps variable, séances suspendues, séances courtes ? Cette pratique quotidienne avec nos patients mérite que l'on s'y arrête un peu. Car le temps dans la structuration de la névrose est important. Lacan le souligne en ces termes : « Le rapport du sujet au temps dans la névrose est justement quelque chose dont on parle peu et qui est pourtant la base (120) même des rapports du sujet à son objet au niveau du fantasme. » ²

Temps freudien

Pour Freud, la référence au temps, quant à la structure et la logique de l'inconscient, s'énonce clairement dans son texte sur *l'Inconscient* : « Les

1 Mars 97.

2 J. LACAN, Séminaire *Le désir et son interprétation*, non publié, stencil, T. III, p. 263.

processus du système inconscient sont hors temps, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps, n'ont absolument aucune relation avec le temps. La relation au temps est liée au travail du système conscient. »³ Là où le temps lui paraît un instrument nécessaire, c'est lors de la mise en place du traitement et du nouage du transfert. « Le premier but du traitement consiste à attacher (le patient) au traitement et à la personne du médecin. Pour assurer ce besoin, on n'a rien d'autre à faire que de lui donner du temps. »⁴

Quel temps Freud consacre-t-il à ses patients ? Les séances sont d'une heure à cinquante minutes, jamais moins – parfois des exceptions comme pour G. Mahler, plusieurs heures pendant plusieurs jours dans un cadre très souple. Mais dans son cabinet les rendez-vous sont donnés d'heure en heure. A part quelques exceptions, Freud avait une position simple sur cette question du temps des séances. « En ce qui concerne le temps, j'estime qu'il convient absolument de fixer une heure déterminée. Chacun de mes malades se voit attribuer une heure disponible de ma journée de travail. »⁵ La variation pour Freud ne joue pas sur la durée de la séance, mais bien sur la durée de la cure et sur le nombre de séances. « Je consacre à chacun de mes patients environ six séances par semaine. Pour les cas légers ou pour ceux dont le traitement est déjà avancé, trois heures par semaine suffisent. » Freud, comme nous savons, ne cesse de s'interroger sur sa (121) technique, sa pratique et sa théorie puisque chaque dire du patient peut mettre en question cette théorie. Lacan a un autre rapport à son savoir, à sa théorie : « Ce que le psychanalyste doit savoir, c'est ignorer ce qu'il sait. »⁶ Freud était conscient des limites de sa pratique et des impasses de la technique psychanalytique : « Nous découvrons chaque jour davantage que les diverses formes de maladies traitées par nous ne peuvent être guéries par une seule et même technique. » Pour Freud, le traitement de l'hystérie reste une indication adéquate pour la technique psychanalytique⁷. Freud n'utilise pas le temps chronologique, ni chronométrique de la séance comme moyen d'intervention,

3 S. FREUD, « L'inconscient », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 12^e éd., 1952, p. 131.

4 S. FREUD, « Le début du traitement », in *Technique Psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1959, p. 19.

5 Ibidem, p. 84.

6 J. LACAN, « Variantes de la cure-type », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 349.

7 S. FREUD, « Les voies nouvelles de la thérapeutique analytique », in *La Technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, p. 139.

d'interprétation. Il n'estime pas que c'est un outil nécessaire aux impératifs de la structure, l'inconscient étant intemporel. L'économie, le dynamisme de la cure, pas plus que le travail psychique du patient et de l'analyste, n'a pas le temps comme outil puisque ce dernier se situe là au niveau conscient. Il estime cependant nécessaire de prendre en compte les facteurs personnels de l'analyste car aucune norme, aucun standard, aucun idéal de la cure et de ses finalités ne feront faire l'économie à l'analyste que c'est lui qui a à être le support – pour un temps qu'il ne connaît pas d'avance – des formations de l'inconscient de son patient. Pour Freud, les règles techniques sont soumises à une seule nécessité, travailler avec l'inconscient du patient, puisque pour lui, l'analyste est soumis à la même règle que son patient à cette différence près, qu'il a la capacité «de se servir de son propre inconscient comme d'un instrument», et non pas d'y être assujéti⁸. Pour Freud, l'interruption du temps de la séance est l'interruption du lien associatif et donc du travail de l'inconscient.

Temps du désir

(122) On constate que ce n'est pas le même désir, ni le même transfert sur la psychanalyse qui animent Freud et Lacan et que ce désir n'avait pas la même fonction comme le démontre les différences dans leur pratique. Pour Freud, le désir d'analyser était primordial et le conduisait à offrir au patient le maximum de possibilités pour qu'il puisse associer et ainsi permettre l'émergence de la vérité inconsciente. Pour Lacan, ce désir était de «ne pas céder sur son désir» et d'opérer par le «désir de l'analyste», car dans la cure, le lieu de l'énonciation du psychanalyste était celui où se situe ce désir. La visée première de la cure était de ponctuer le lieu d'aliénation du sujet de l'inconscient, sujet toujours évanouissant au regard du signifiant. Lacan va identifier parole et acte dans l'exercice de la scansion par la ponctuation et la coupure de la séance... Or, nous savons que toute parole n'est pas un acte et qu'un agir, comme l'arrêt de la séance, n'est pas nécessairement un acte ou une parole. Par ailleurs, la ponctuation n'implique pas nécessairement l'arrêt de la séance. Il y a d'autres signes de ponctuation que le point final.

Temps freudien - Temps de l'après-coup

Le temps freudien de la structure de l'inconscient et de la causalité psychique est aussi le temps de l'après-coup – *Nachträglich*. Les inscriptions inconscientes, quelles qu'elles soient, sont remaniées

⁸ S. FREUD, « Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique », in *La Technique psychanalytique*, op. cit., p. 66.

« ultérieurement en fonction d'expériences nouvelles », nous dit Freud. « Je travaille sur l'hypothèse que notre mécanisme psychique s'est établi par stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnésiques subissent de temps en temps, en fonction de nouvelles conditions, une réorganisation, une réinscription. »⁹ Ce temps de l'après-coup a donc des effets sur la structuration de l'inconscient, et sur la mise en acte de celui-ci dans la cure c'est-à-dire sur le transfert. Ce temps de l'après-coup sera aussi nécessaire pour jauger la pertinence d'une intervention, d'une interprétation du psychanalyste. (123) Lacan va reprendre ce temps freudien mais en en faisant un temps logique qui comporte trois moments : l'instant du regard, le temps pour comprendre et le temps de conclure.

Temps lacanien - Temps logique

Nous aborderons cette question du temps logique par la question du transfert, puisque ce temps logique, Lacan, dans son rapport au congrès de Rome en '53, l'indique comme temps du transfert. Pour Lacan le transfert est lié au temps et à son maniement¹⁰, ainsi que l'interprétation qui doit être « preste pour satisfaire à l'antre-prêt »¹¹. « L'interprétation n'est pas ouverte à tous les sens. Elle n'est point n'importe laquelle. Elle est une interprétation significative et signifiante du sujet. » Est-ce à dire qu'il rejoint la position de Freud à ce sujet ? Je pense que là, comme dans beaucoup d'autres points et notamment sur la technique psychanalytique, si son « retour à Freud » est effectif, c'est aussi pour indiquer en quoi il le subvertit et l'innove.

Lacan le disait très clairement : « L'inconscient n'est pas de Freud, il faut bien le dire : il est de Lacan. Cela n'empêche pas que le champ soit freudien. »¹² Avant cela, il évoquait son retour à Freud : « J'ai parlé de "retour à Freud", c'est pour qu'on se convainque d'à quel point c'est boiteux »¹³. Ceci pour dire que, sur la technique psychanalytique, le temps de la cure et le temps des séances, non seulement, il n'y a pas d'accord entre Freud et Lacan, mais il y a des points de ruptures. D'ailleurs pour

9 S. FREUD, « Lettre à Fliess (6-12-1896) », in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956, p. 153.

10 J. LACAN, « Position de l'inconscient », in *Ecrits*, op. cit., p. 844.

11 J. LACAN, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 72.

12 J. LACAN, Séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux*, Paris, Seuil, 1973, p. 226.

13 J. LACAN, « Ouverture de la section clinique », in *Ornicar*, n° 9, p. 10.

Lacan, il n'y a pas de technique psychanalytique, mais une pratique de la psychanalyse : « La psychanalyse n'est pas une science, c'est une pratique. »¹⁴ (124) Pour Freud la technique psychanalytique est celle qui répondait d'une part, à son invention mais aussi aux possibilités et à la « constitution de sa personnalité ». Freud dit : « Je n'hésite pas à ajouter que cette technique est la seule qui me convienne personnellement. Peut-être un autre médecin, d'un tempérament tout à fait différent du mien, peut-il être amené à adopter, à l'égard de malades et de la tâche à réaliser, une attitude différente. C'est ce que je n'oserais contester. »¹⁵

Pour Lacan la technique laisse place au style. Le style du psychanalyste indiquera le rapport qu'il entretient à sa pratique c'est-à-dire à l'éthique qui la sous-tend et donc aussi à l'inconscient. Ce style sera marqué par le désir de cet analyste et ne pourra être que singulier. Un style, cela ne se transmet pas, mais s'invente par chacun. C'est bien dans ce style singulier à chaque psychanalyste que son désir, dans sa dimension du « désir de l'analyste », sera opératoire dans le temps de la cure et des séances.

Deux questions se posent : la fonction du psychanalyste est-elle de faire désirer ou d'analyser ? Si le désir est le désir de l'Autre, le désir du psychanalyste peut devenir le modèle du désir de l'Autre ?

Nous ne sommes pas loin de l'identification au désir de l'analyste promu par M. Balint et dont Lacan nous a démontré les impasses. C'est en outre ce qui fera dire à Lacan à Montpellier : « Il n'y a pas de formation analytique, il n'y a que des formations de l'inconscient. » Ceci me semble empreint d'un accent de dénégation. Car le psychanalyste est un homme comme tout le monde et non un pur sujet de l'inconscient, effet d'une logique discursive et d'une topologie temporelle. Car s'il n'en était pas ainsi, le psychanalyste serait un expert du temps, un technocrate de la temporalité qui dirige les cures comme un psychiatre avec son savoir, non sur le patient mais sur les formations de l'inconscient et leur temporalité. Par ailleurs, la psychanalyse est avant tout une pratique qui s'exerce avec des patients et comme le rappelle Maud Mannoni : « Les écoles de psychanalyse ne mettent plus guère l'accent sur l'importance que revêt (125) pour un jeune analyste sa rencontre avec le patient. »¹⁶

En effet, de la passion pour la clinique, on est passé à celle de l'analyse didactique. On doit constater que le destin de la psychanalyse,

14 Ibidem, p. 13.

15 S. FREUD, « Conseils aux médecins sur le traitement », op. cit., p. 61.

16 M. Mannoni, *La théorie comme fiction*, Paris, Seuil, 1979, p. 11.

jusqu'à ce jour, s'est toujours joué autour de la question de la formation des psychanalystes. Cependant cette question semble en recouvrir une autre, à savoir l'opposition entre la défense d'une cause (celle de la doctrine psychanalytique) liée à l'institution et la défense de l'analyse en tant que pratique et théorie. A défendre l'institution et la cause, on a transformé l'esprit de la pratique et de la théorie. A vouloir conjoindre pratique et théorie, on a fait de la psychanalyse un exercice de style et de savoir.

Ceci est étrange, car la psychanalyse n'a pas pour fonction de former, de prouver, de défendre, mais plutôt de déformer, de défaire, de dénouer, de questionner, de subvertir, d'inventer, de délier...

A partir de la dialectique du temps logique la question suivante se pose : *de quel temps l'analyste a-t-il à s'occuper ?*

Le temps de qui ? Le temps de quoi ? L'analyste a-t-il à s'occuper du temps logique des séances et de la cure ou de la logique du temps de l'inconscient ?

Si nous examinons la littérature psychanalytique sur ce sujet, il semble qu'en effet cela n'est pas un problème crucial pour le psychanalyste, voire même quasi inexistant. Dans les dictionnaires de la psychanalyse, pas de mention de ces concepts, pas plus d'ailleurs que de ceux du : temps de la séance, temps de l'analyse, temps de subjectivation, du temps historique, du temps de la remémoration et de la répétition, temps de la régression, du temps de l'interprétation, du temps de la mémoire, du temps du transfert, du temps de l'analysant et de celui de l'analyste, du temps de l'association libre, de l'aliénation, de la séparation, de l'ouverture et de la fermeture de l'inconscient, du temps R-S-I, de la temporalité de l'angoisse, du désir, etc. Et nous pourrions poursuivre l'énumération.

Vu ce que nous avons avancé précédemment sur le temps freudien et (126)le temps lacanien, il nous faut constater qu'il n'y a pas d'accord entre Freud et Lacan sur ce point.

Pour Freud, l'intemporalité de l'inconscient lui fait porter toute son attention sur le temps « donné » au patient pour que par l'association libre et l'analyse des formations de l'inconscient, dans le transfert, émerge la vérité de l'inconscient et qu'ainsi ses symptômes soient levés. C'est dans le temps de l'après-coup que chacun des protagonistes pourra en mesurer l'effectuation.

Pour Lacan, la logique du signifiant implique une autre direction de la cure. L'opérateur essentiel de celle-ci n'est plus l'association libre et le transfert tel que Freud l'a défini, mais bien le discours et le transfert en tant que mise en place du sujet supposé savoir dont l'analyste est l'objet

et le désir de l'analyste, l'opérateur. Ceci autorise une visée de la cure qui a pour objectif de mettre en acte, dans la coupure du temps de la séance, le sujet de la coupure. Autrement dit, d'interpréter l'objectivation du sujet et de lui permettre ainsi de repérer le lieu d'où il est rejeté de la chaîne signifiante du fait de son assujettissement à cette chaîne mais aussi de son exclusion interne dans la relation d'objet. Puisque c'est de cette double opération, qui emporte sa logique interne, que se fonde sa subjectivité. Dans ce temps logique qu'est le temps du transfert, et plus particulièrement dans la pratique de la coupure signifiante et de la séance, il me semble que le travail de la cure est identifié au moment inaugural du sujet.

Cela pose, à mon sens, une question centrale. Une telle identification permet-elle l'effectuation d'une analyse ?

Abordons cette délicate question à partir de deux autres questions :

- De quel temps le psychanalyste a-t-il à s'occuper ?
- Les séances standardisées – les séances courtes – permettent-elles cette effectuation ?

Dès qu'un sujet s'adresse à nous, sa parole ne peut s'énoncer que dans un temps qui présentifie le temps présent, passé, futur, ou la notion d'avant et d'après et ce dans un espace réel, symbolique et imaginaire qui implique un dedans et un dehors. Stephan Hawking, dans son livre (127) *Une brève histoire du temps*, nous dit : « Nous devons accepter que le temps ne soit pas complètement séparé de l'espace ni indépendant de lui, mais qu'il se combine à lui pour former un objet "espace-temps". »¹⁷ Autrement dit la parole ne peut exister que dans un champ. « Le champ étant quelque chose qui existe à travers l'espace et le temps, au contraire d'une particule qui n'existe qu'en un seul point à un instant donné. »¹⁸

Si nous accordons quelques crédits à ce physicien, il semble pertinent d'envisager la conception du temps en corrélation avec celle de l'espace et de cet objet qu'est l'espace-temps. Nous savons, d'après le dictionnaire, que cet objet espace-temps est un milieu à quatre dimensions où quatre variables sont considérées comme nécessaires pour déterminer complètement un phénomène. Si nous utilisons cette conception du temps dans le champ analytique et pour notre propos, nous pouvons peut-être en faire la lecture suivante : si le temps est un objet, nous avons à le situer comme un des objets de l'analysant et donc à le traiter comme tel. Par ailleurs, sa combinaison avec cette notion d'espace-temps nécessite que lorsque nous intervenons sur le temps ou

17 *Une brève histoire du temps – Du big bang aux trous noirs*, Paris, Flammarion, 1988, p. - 44.

18 *Ibidem*, p. 221.

que nous le prenions comme objet de notre intervention, voire de notre interprétation, quatre variables y soient présentes. L'écoute borroméenne du dire du patient implique quatre dimensions, R-S-I noué par le symptôme lieu de recel de l'objet a, ou noué par le transfert, lieu de support de cet objet. Si ceci peut être pris au sérieux, l'écoute psychanalytique centrée essentiellement sur le signifiant pose problème puisqu'elle privilégie un seul élément de cet ensemble. Ceci mériterait qu'on s'attarde quelque peu à ces considérations. Nous ne pouvons le faire ici, mais cela sera fait dans un travail ultérieur. En cela nous rejoignons les propos de R. Chemama dans la fin de son texte, qui par un autre biais, réinterroge cette notion de coupure¹⁹ et nous invite à poursuivre la réflexion.

De quel temps l'analyste a-t-il à s'occuper ?

(128) Il a à s'occuper de tous les temps qui sont présents, inclus dans le temps de la névrose de transfert. Ces temps sont nombreux, variés et d'une extrême complexité. Par ailleurs, ils concernent un lieu qui lui est intemporel, du moins dans ces processus, l'inconscient. Citons ces différents temps :

- Le temps de la névrose de transfert.
- Le temps du désir, qui comporte dans sa structure une éternisation, comme le démontre Freud dans la *Traumdeutung* lorsqu'il dit que le rêve « nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés », mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé²⁰.
- Le temps historique dans sa dimension synchronique et diachronique signifiante, autrement dit temps de la répétition et de la remémoration.
- La logique du temps chronologique, celle qui se présente dans la dimension de succession : tel le besoin, la demande, le désir, R.S.I., privation, frustration, castration, ... La logique du temps chronométrique (séance courte, séance longue, séance à temps variable) et le temps logique dans ces trois dimensions (l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment pour conclure).
- Le temps de l'énoncé par la ponctuation de l'énonciation, etc.

Vu la complexité de la dialectique temporelle, quel est l'analyste qui

19 R. CHEMAMA, « Pas sans désir », in *La direction de la cure après Lacan*, Paris, Collectif Point hors ligne, 1994, pp. 21-29.

20 S. FREUD, *La science des rêves*, P.U.F., Paris, 1976, p. 527.

va « s'arroger le droit » pour reprendre une expression quelque peu provocante de P. Aulagnier²¹, de prétendre qu'il a la possibilité, à chaque séance, d'entendre et de mesurer cela pour que la ponctuation par la coupure soit effectivement un acte signifiant et ce, pour un sujet qui a la possibilité et la capacité de l'entendre et d'en tirer conséquence dans la (129)temporalité de la cure et le devenir de son être ? Lacan va s'arroger ce droit et faire rupture avec ces modèles où le temps est pré-établi, fixé d'avance pour les deux personnes en présence.

La question posée et qui continue à se poser, me semble-t-il, est la suivante : pourquoi ce silence par Lacan, par ses élèves, disciples et épigones sur cette rupture dans la pratique qui a pourtant été l'enjeu de la technique psychanalytique, du style de l'analyste, de l'éthique de la cure et de la conception de la formation du psychanalyste, au point que Lacan a été exclu de la société psychanalytique dont il était un membre très important. En effet, Lacan dans ses séminaires et ses écrits a très peu parlé du temps des séances et des séances courtes. Est-ce un symptôme ou un sinthome ? En '53, lors de la première scission, c'est sur cette question de la durée, dont il refusait la fixité du modèle standard obligatoire, que se sont fixés les conflits. Il pratiquait les séances à durée variable, durée qui très vite va devenir des séances courtes, la variabilité du temps allant toujours du côté du raccourcissement. Pourquoi ?

Dans un courrier à R. Loewenstein de juillet '53, il commentait son expérience controversée comme suit : « (...) l'usage réglé de séances plus courtes dans certaines analyses, et spécialement dans l'analyse didactique où la nature des résistances m'avait paru la justifier (...) »²². Sur ce style, il s'est exprimé devant ses collègues de la S.P.P. à trois reprises. En décembre '51, en février '52. Jamais, à ma connaissance, ces conférences n'ont été publiées. Dans ses *Ecrits*, concernant cette question, on en trouve trace dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », notamment le III, « Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique »²³. Nous trouvons également cette référence dans le « Temps logique et l'assertion de certitude anticipée », texte par lequel, il légitime cette pratique.

(130) A la fin de sa vie, cette pratique sera appelée par E. Roudinesco

21 P. AULAGNIER, « Temps de la parole - Temps de l'écoute », in *Un interprète en quête de sens*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1991, pp. 117-141.

22 Cité par J. DOR, « Compter avec le temps », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1990, n° 41, p. 237.

23 J. LACAN, « Fonction et champs de la parole et du langage », in *Ecrits*, op. cit., pp. 289-322.

la « dissolution du temps de la séance »²⁴ et la « non séance », qui pour elle, a été le symptôme de cette quête de « trouver une langue, celle des mathèmes capables de réduire à néant le caractère aléatoire de toute parole. »

Parmi ses élèves proches, aucun texte n'est consacré à cette question. Ch. Melman dans son intervention sur « La pratique de J. Lacan », évoque cette dimension à partir de la question : « Qui dirige la cure ? Qui en est le maître ? » Il souligne que Lacan pratiquait « dans l'inconfort » afin de se maintenir « à distance d'une pratique classique (...) qui consiste justement à prévoir les rencontres avec son semblable, régies par l'exactitude, dans l'horaire et également dans la durée », pratique qui, pour Ch. Melman, ne permettait pas de mettre au premier plan « certaines questions, notamment celle du maître et de l'esclave ». Mais hélas, il n'en donne pas une argumentation plus approfondie, ni les incidences sur la cure et la structure subjective du patient²⁵.

Il est évident que, du côté de Lacan, cette pratique est à resituer dans un ensemble : les séances de psychanalyse, son séminaire et son institution, l'E.F.P. Ce temps des séances est donc indissociable du style de Lacan et de l'expérience et la recherche qu'il a voulu effectuer. Comme nous l'avons fait remarquer, un style, cela ne se transmet pas mais s'invente, et ce, par chaque analyste.

Par la pratique systématique des séances standardisées sur le mode de séances courtes, une analyse peut-elle s'effectuer ?

Avant d'aborder ce sujet, faisons une mise au point. Il est nécessaire de distinguer rigoureusement la pratique « des séances à temps variables » de celle des « séances courtes ». Et comme le fait remarquer P. Guyomard : « La pratique des séances courtes n'est fondée que dans la possibilité de (131) séances longues. »²⁶ Trop souvent les psychanalystes formés à l'E.F.P. ont oublié ce principe logique qui résulte de cette dialectique.

A mon sens, une cure n'est pas efficiente si elle s'effectue uniquement dans le temps systématique de séances courtes. Non pas que celles-ci n'aient leurs pertinences, mais resituées dans le temps de séances à temps variables et de séances longues.

Mon expérience m'a prouvé que seulement dans un cas et ce,

24 E. ROUDINESCO, *Jacques Lacan – Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993, p. 513.

25 Ch. MELMAN, « La pratique psychanalytique de J. Lacan », in *Bulletin de l'Association Freudienne en Belgique*, octobre 84, n° 1.

26 Cf. p. 57.

pendant un certain temps de la cure et non l'entière, la pratique systématique de séances peut s'avérer nécessaire voire indispensable parce qu'elle répond à une nécessité structurale, celle de la névrose obsessionnelle. Le temps ou le discours du patient, ou plus exactement chaque énoncé, est repris dans un doute, voire une annulation de l'énoncé lui-même et donc meurtre systématique de toute possibilité de l'émergence d'une énonciation. Autrement dit, lorsque l'analysant passe le temps des séances à annuler l'Autre et par voie de conséquence à s'annuler lui-même.

Voici un exemple de ce type d'énoncé : « C'est abominable, je ne peux rien dire, je suis bloqué, car tout ce que je dis est vrai et faux, je ne peux qu'aller très mal, parce que "aller bien", me donnerait la possibilité d'aller mal. »

Cette pratique m'est apparue comme un des moyens que nous avons pour que ce meurtre du sujet du désir puisse s'arrêter et qu'une analyse enfin voie le jour. Mais à part cette modalité structurale, je n'en vois pas la pertinence. Certains collègues me disent que les séances courtes font toujours de l'effet. Mais est-ce cela que nous devons viser ? Beaucoup d'interventions ou d'interprétations de l'analyste ont des effets, cela ne prouve en rien leurs pertinences ni leur efficacité sur la structure du sujet et l'émergence de la vérité de son désir. Il est nécessaire de constater quels effets, et ensuite d'en mesurer, d'en jauger l'adéquation pour la direction de la cure de ce patient.

Envisageons, pour certains aspects de la cure, les effets ravageurs de (132)cette pratique si l'analyste ne manie pas cet objet temps correctement.

L'économie imaginaire

Dans cette pratique, cette dimension est systématiquement interrompue, coupée, refusée d'être entendue.

Or, nous savons que la première constitution de l'image inconsciente du corps et de l'image spéculaire est le rapport au semblable. L'investissement libidinal et la constitution de l'objet s'effectue par l'image. Que « la libido n'investit pas l'objet mais l'image de l'objet » et aussi le moi de manière intra-psychique²⁷. Le Moi n'a pas qu'une fonction de méconnaissance, il a aussi une fonction de limite, d'arrêt aux pulsions agressives et meurtrières. Par ailleurs, pour Freud comme pour Lacan, le « noeud inaugural du drame analytique se met en

27 J. LACAN, Le séminaire I, *Les Ecrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 141.

scène par le transfert négatif », c'est une nécessité de la cure²⁸. Dans cette modalité transférentielle d'agressivité, de violence, de haine, la dimension imaginaire y est primordiale. Comment actualiser ce noeud inaugural, si cette dimension y est systématiquement interrompue, coupée, voire occultée ? A mettre l'accent, essentiellement dans la cure, sur la dimension discursive, c'est accentuer, voire réduire, le transfert à sa dimension de leurre, à sa dimension imaginaire et donc le supprimer comme instrument spécifique et primordial de la cure. Ceci a des effets sur la constitution du transfert et inscrit son impossible résolution.

Un temps est nécessaire pour le nouage et la mise en place du transfert. Freud disait : « Le premier but du traitement consiste à attacher (le patient) au traitement et à la personne du médecin. Pour assurer ce besoin, on n'a rien d'autre à faire que lui donner du temps. »

Lacan lui-même a indiqué que le transfert est « une relation essentiellement liée au temps et à son maniement », ce maniement implique les (133)retournements dialectiques nécessaires pour que la cure puisse s'effectuer. Rappelons-nous la cure de Dora à laquelle Lacan se réfère pour indiquer le nécessaire renversement dialectique à opérer dans l'instant de voir et le temps pour comprendre, afin qu'une analyse puisse se dérouler.

Mais le temps pour comprendre pour qui ? Pour le sujet du transfert, dans la névrose de transfert, pour le psychanalyste ou pour le psychanalysant ? Ce temps n'est pas identique pour chacun.

Et c'est l'analyste qui est interpellé dans cette perspective :

- dans son aptitude à entendre ;
- dans son aptitude à manier le temps pour le moment de conclure, mais moments pour qui ? Pour le parlêtre en analyse et pas seulement pour le sujet de l'inconscient, ou de la coupure ou du fantasme.

Par ailleurs, il nous semble aussi que, dans et par cette praxis, l'analyste n'est pas le Sujet supposé savoir dans le fantasme, mais un sujet qui sait quand et sur quelle parole, quel signifiant, quel dire, il faut suspendre, arrêter, couper, ponctuer, scander. Et ainsi progressivement le moment majeur de la séance devient la fin de la séance. Voici les paroles d'un patient au temps où nous avons expérimenté cette pratique : « Comment, vous n'arrêtez pas la séance, je vous ai livré un bon signifiant. » Cet énoncé nous a amenés à nous poser la question suivante : que se passe-t-il lorsque la durée de la séance devient un enjeu transférentiel ? Autre question que nous laissons en suspens pur un travail futur.

28 J. LACAN, « L'agressivité en psychanalyse », in *Ecrits*, op. cit., p. 107.

Ce rabotage de la dimension imaginaire a pour conséquence l'appauvrissement, voire pour certain sujet l'impossibilité, d'analyser le fantasme. Or sa structure est nécessaire à l'inscription du circuit pulsionnel et à la constitution du corps de désir et de jouissance.

Rendre l'analyse du fantasme impossible, c'est rendre aussi impossible la levée des symptômes et la désaliénation du sujet.

Par ailleurs nous savons combien cette dimension est importante pour le névrosé puisque son déni, voire son retrait de la réalité (symptôme du névrosé), se fait par un recours à la dimension imaginaire.

(134) Comment faire l'analyse et l'interprétation de cette part de sa réalité psychique, si on lui supprime le temps associatif nécessaire pour la mise en parole et en acte dans le transfert de cette réalité ?

Pour que cette élaboration dans la répétition et la remémoration puissent s'avancer sur la scène de la cure, la présence réelle de l'analyste est nécessaire. Cette présence réelle de l'analyste indique, suggère un type de travail. L'analyste est aussi le symbole du temps de la cure. Temps où l'analysant reconstruit dans le présent le temps de sa subjectivation, de son histoire, de ses symptômes, de ces nouages signifiants, bref de sa vie, par cette construction du temps de la cure en présence de cet Autre incarné dans le réel.

La pratique de séances trop longues comporte aussi certains risques, notamment l'alimentation de l'imaginaire du patient au détriment d'une symbolisation et donc d'une perte de jouissance névrotique.

Résistance

L'économie psychique et l'existence R.S.I. de tout parlêtre nécessitent un temps pour se dire. Temps logique de la chaîne signifiante, mais aussi temps historique du sujet. Ce dire dans le transfert crée une résistance inhérente à la cure. Cette résistance fait partie du matériel de la cure. L'analyse a comme instrument la résistance, comme le démontre le transfert. Nous savons que Lacan a mis tout son génie, mais aussi sa passion à critiquer l'analyse centrée sur les résistances : « Il est certain que les principes, tout bien fondés qu'ils soient, de l'analyse des résistances, ont été dans la pratique l'occasion d'une méconnaissance toujours plus grande du sujet, faute d'être compris dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole. »²⁹ Mais ce n'est pas une raison pour ne plus en tenir compte, ne plus prendre en compte cette résistance. Elle est à respecter, non seulement parce qu'on respecte le sujet qui *nous* parle,

29 J. LACAN, « Fonction et champs de la parole », in *Ecrits*, op. cit., p. 290.

mais aussi parce qu'elle prépare potentiellement le retour du refoulé. Ce temps de résistance est (135) souvent le témoin du retour d'un matériel important ou la remise en circulation des pulsions, la mise en rapport des signifiants qui se mettent au service de l'articulation fantasmatique et donc du choix des objets voire de l'Objet. Situer la résistance uniquement au niveau de la dimension discursive, c'est omettre qu'un discours est énoncé par le sujet de l'énonciation dont le support est un corps en souffrance qui s'adresse à un autre.

A ne pas entendre, écouter et respecter ce temps, l'analyste s'assure des acting-out, des somatisations, voire des passages à l'acte. Ceci par impossibilité pour l'analysant de nouer cette résistance à l'adresse qu'il fait à l'Autre et ainsi en opérant la symbolisation par son articulation R.S.I. Ce nouage permet d'en faire l'analyse sans la maintenir au niveau du moi dans sa dimension imaginaire.

Il ne faut pas confondre le réel de l'inconscient et le dire de l'inconscient dans le temps réel de la cure.

Si à ce dire le psychanalyste résiste, le conseil de Freud est peut-être à mettre en pratique : donner du temps.

Pour M. Mannoni, la pratique des séances courtes est l'expression de l'agressivité de l'analyste et de sa résistance à la psychanalyse ainsi qu'au travail psychique que l'écoute du patient requiert pour qu'une interprétation puisse s'énoncer au moment opportun.

Parole

Centrer l'écoute et l'intervention de l'analyste sur la parole hic et nunc va avoir pour effet une idéalisation de celle-ci et du temps accordé. Cette parole va donc tenter d'exercer un effet de suggestion et de séduction dans le transfert sur la personne de l'analyste. Puisque le temps de la séance va dépendre de ce que le psychanalysant va dire de pertinent, de signifiant. Que devient l'association libre dans une telle conjoncture !

Car comment ne pas se conformer à l'attente supposée de l'analyste, à sa théorie de la cure et à ses intérêts en cours que peut-être il développe dans un séminaire ! Idéalisation également de la fin de la cure, qui sera (136) celle prônée par la théorie et le savoir dont l'analyste se soutient. Cette idéalisation du temps de la parole a diverses conséquences : l'occultation, voire la forclusion dans la cure (non dans la subjectivité) de tous les autres matériaux (pulsions, affects, signifiants, etc.) qui fondent et structurent un sujet, son économie psychique, ses désirs et ses jouissances. Axer la cure sur la matérialité du signifiant produit, non plus du désir mais du savoir, voire du signifiant maître S_1 ,

sous lequel l'analysant est épinglé. Un glissement peut s'opérer dans le discours de l'analysant, dans la mesure où l'agent de son discours devient ce signifiant maître, il produit ainsi le discours de maître. Par cette production de savoir, le désir devient un désir de savoir. Or celui qui a le savoir, qui est maître du savoir, on l'aime. Mais cet amour ici ne sera plus celui adressé à un maître supposé, à un sujet supposé savoir mais à un sachant. Et on constate ainsi la production de maîtres et de petits maîtres. Il suffit de regarder les institutions psychanalytiques aujourd'hui ! Et le maître, le vrai chef, comme le rappelait Ch. Melman « traite l'autre comme un déchet ».

Une autre conséquence de cette idéalisation de la parole est non plus une hystérisation du discours (mon désir est le désir de l'Autre et je me fais objet de ce désir), mais une psychotisation du discours, par un objet unique pour la cure dans sa finalité, l'objet petit a, et par un investissement unique, celui des mots, du « bien dire », des signifiants. La clinique nous enseigne que par son retrait du monde, son retrait de la réalité, le psychotique va construire une autre réalité non pas à partir de l'imaginaire, mais à partir des mots, des signifiants qui peuvent dans certains cas prendre valeur de signes et nous pouvons ainsi basculer dans l'univers psychotisant qui peut être l'investissement des mots et leur érotisation, comme en témoigne par exemple l'interprétation délirante.

Temps logique

Si nous utilisons le temps logique, nous devons être attentifs à ne pas confondre le temps logique de l'opération subjective dans sa relation, son rapport aux signifiants et représentations et le temps de la cure qui n'est pas un temps de fondement de la subjectivité, mais bien une interrogation, (137) un repérage, une analyse, une désidentification, une désérotisation des objets aliénants, une rupture, un deuil, des impasses de cette opération.

L'analyse n'est pas la mise en forme signifiante du réel, ce qui est le temps logique pour Lacan, mais la « mise en acte de la réalité de l'inconscient ». Réalité, pas seulement du sujet de l'inconscient, mais d'un sujet qui parle, d'un « je » en tant qu'agent et effet du sujet comme historique et temporel affecté par les signifiants qui lui sont transmis.

Nouvelle idéologie de la cure

Si la cure est centrée sur le sujet de l'inconscient et l'objet a, cet objet risque fort de prendre statut d'objet fétiche. D'autant que, dans une

théorie de la fin de cure, l'analyste est mis en place de cet objet a pour l'analysant dont il a à en produire la chute.

Cette position de chirurgien, dont nous n'ignorons pas les implications sadiques, répond peut-être à cette position masochiste que l'analyste prend en se faisant objet pour son analysant, ceci dans une certaine conception de la cure.

La pratique systématique des séances courtes va idéaliser le temps de la séance et lui donner consistance d'objet érotisé. Cet objet temps procure satisfaction ou insatisfaction, désir ou jouissance et ce sur le versant masochiste. La question que cela pose est la suivante : ce mode de rapport à l'objet temps ne va-t-il pas produire comme effet en fin de cure, non une identification au moi de l'analyste mais bien à son surmoi ? Surmoi au sens que Lacan lui a donné dans son séminaire sur la Relation d'Objet « le surmoi est analogue à l'objet du besoin, non pas en tant qu'il est le don mais en tant qu'il est le substitut au défaut du don »³⁰. Car n'oublions pas que l'inconscient ne fonctionne pas par rapport à l'objet mais bien par rapport à un mode de satisfaction (oral, anal, etc.) dont l'objet fixe le sujet dans la chaîne.

(138) Ceci nous amène à poser une question dont nous n'avons pas encore pris toute la mesure : que se passe-t-il lorsque la pratique psychanalytique est la mise en acte d'une théorie ? L'analysant dans ce rapport transférentiel n'aura de cesse de tenter d'être adéquat à l'idéal du théoricien, puisque cette théorie, dans cette perspective, semble justifier sa fonction voire son existence. La clinique des enfants rend compte des effets produits par ce rapport d'identification à l'objet du désir ou de la jouissance d'un autre mis en place de l'Autre.

Dans une telle pratique, l'acte du psychanalyste est plus vrai que la parole de l'analysant. L'analyste se prescrit comme le maître du réel du temps, le technocrate de la temporalité du dire, de la coupure d'où le désir inscrit sa cause, de l'angoisse qui s'y rattache, des vérités qui s'inscrivent et des jouissances inhérentes à cette économie psychique.

Pour conclure

Un clin d'oeil, et un mot que je vous glisse subrepticement dans le creux de l'oreille et sans trop de sérieux : nous assistons dans cette pratique à l'inversion du *time is money*, en *money is time*.

Un extrait du poème de Gottfried Keller, « Le temps n'avance pas » :

Le temps n'avance pas, il est tout arrêté,

30 J. LACAN, Séminaire *La relation d'objet et les structures freudiennes*, non publié.

*C'est nous qui passons en lui ;
Le temps est un caravansérail,
Où nous sommes les pèlerins.*

*C'est un parchemin blanc,
Le temps, sur quoi chacun écrit
Quelque chose avec son sang rouge,
Jusqu'à ce que le fleuve l'emporte.*